

Boudard et Wiesel
Un certain malaise

Jean-Pierre Guay

Number 11, December 1983, January 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21363ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, J.-P. (1983). Boudard et Wiesel : un certain malaise. *Nuit blanche*, (11), 24–24.



par Jean-Pierre Guay

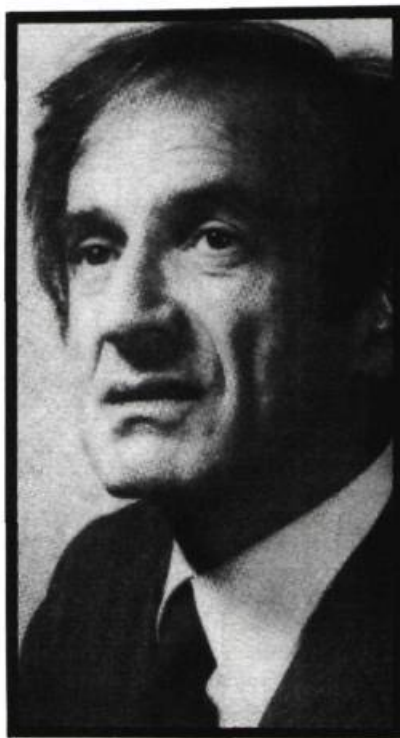
BOUDARD ET WIESEL: UN CERTAIN MALAISE

Nous sommes en 1983, soit près de 40 ans après la fin de la deuxième guerre mondiale. L'événement a marqué des générations de femmes et d'hommes à travers le monde. Encore aujourd'hui, plusieurs d'entre eux essaient, comme on dit, de s'en sortir. Deux exemples: Alphonse Boudard et Elie Wiesel.

Dans *Le café du pauvre*, Boudard raconte sa vie de l'immédiate après-guerre. Biographie romancée, écriture joyeuse et argotique où se pressent putains et curés, médaillés de la Résistance et nouveaux rockeurs. Discours anti-idéologique, aussi. Et pourtant... On voudrait être ébloui par ces types qui sautent dans l'amour, c'est-à-dire le café du pauvre, comme si plus rien, tout autour, n'existait. On n'y arrive pas tout à fait.

J'exprime ici, bien sûr, un malaise. Comment, né en 1946, en Amérique par-dessus le marché, me sentirais-je naturellement et pleinement contemporain de ceux qui ont vu l'horreur en face et qui, une fois ce moment passé, s'en détournent en se disant que plus rien ne mérite vraiment d'être pris au sérieux, les institutions comme les hommes, la vie comme la mort?

Dans *Le cinquième fils*, Elie Wiesel tente à sa façon de répondre à cette question. Le fils de Reuven Tamiroff est un jeune Juif new-yorkais. Ses parents sont des rescapés d'un ghetto polonais, lesquels traînent avec eux une sorte de folie



Elie Wiesel

insondable. À la fin, le fils Tamiroff n'y tient plus. Il doit savoir ce qui s'est passé là-bas, avant sa naissance. À son tour, il se prend de passion haineuse pour les bourreaux des Juifs.

L'écriture métaphysique de Wiesel, tout le contraire en somme de celle de Boudard, explore elle aussi un passé sans avenir, chronologiquement arrêté en 1945. Ce qui inquiète cependant le plus, c'est qu'elle se donne comme étant celle d'un homme de mon âge, c'est-à-dire né après la dernière guerre.

Boudard et Wiesel, donc, me posent encore la foutue question qui est de savoir si, ayant eu le bonheur d'être né après ce que nos pères et nos mères ont vécu, je ne devrais pas apprendre à m'en repentir.

Eh bien non. J'accepte de recevoir leurs témoignages. Ils m'ont ému. Mais les laisser dans l'illusion qu'on ne peut pas leur demander d'être moins sentimentaux? À ce compte, il faudrait déjà se condamner à mourir lâchement, à ne plus réclamer quelque légitimation que ce soit de nos actes. Subir, oui; agir, non. Et quoi encore?

Il fut une époque où l'humanisme consistait à se donner les moyens d'acquérir des connaissances. On lit les deux derniers romans de Boudard et Wiesel et on se sent, de ce point de vue, passablement ébranlés. Et si l'humanisme, aujourd'hui, n'était que la capacité d'exprimer son vécu, ne donnait que le droit de radoter dans tous les sens, en espérant plus ou moins consciemment que l'innocence et l'ignorance ne soient en définitive qu'une seule et même chose?

Le café du pauvre et *Le cinquième fils* sont deux livres néanmoins plus acceptables, dans le genre, que *Le choix de Sophie*, de William Styron. On rit, ou on pleure. Mais on ne s'ennuie pas. ■

Alphonse Boudard, *Le café du pauvre*, La table ronde, 1983.

Elie Wiesel, *Le cinquième fils*, Grasset, 1983.